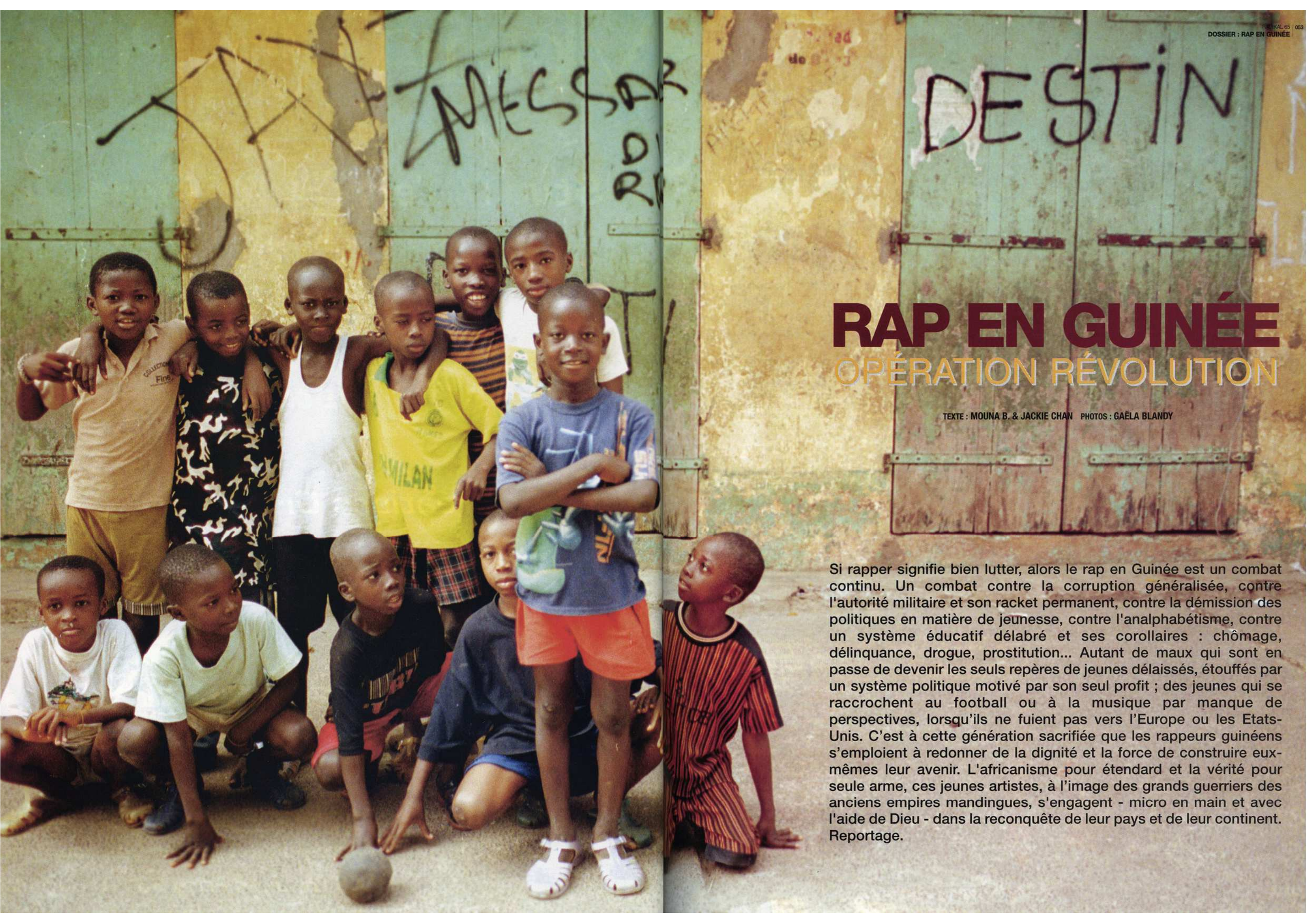




RAP EN GUINÉE

OPÉRATION RÉVOLUTION

TEXTE : MOUNA B. & JACKIE CHAN PHOTOS : GAËLA BLANDY

Si rapper signifie bien lutter, alors le rap en Guinée est un combat continu. Un combat contre la corruption généralisée, contre l'autorité militaire et son racket permanent, contre la démission des politiques en matière de jeunesse, contre l'analphabétisme, contre un système éducatif délabré et ses corollaires : chômage, délinquance, drogue, prostitution... Autant de maux qui sont en passe de devenir les seuls repères de jeunes délaissés, étouffés par un système politique motivé par son seul profit ; des jeunes qui se raccrochent au football ou à la musique par manque de perspectives, lorsqu'ils ne fuient pas vers l'Europe ou les Etats-Unis. C'est à cette génération sacrifiée que les rappeurs guinéens s'emploient à redonner de la dignité et la force de construire eux-mêmes leur avenir. L'africanisme pour étendard et la vérité pour seule arme, ces jeunes artistes, à l'image des grands guerriers des anciens empires mandingues, s'engagent - micro en main et avec l'aide de Dieu - dans la reconquête de leur pays et de leur continent. Reportage.



“LE RAP AUSSI”

FESTIVAL IDÉAL

C'était il y a quelques mois. En avril dernier exactement. Pas vraiment... d'actualité, dites-vous ? Peut-être. Mais l'organisation d'un festival de rap en Guinée - événement rare - méritait assurément un petit voyage dans le temps. Pendant 15 jours, sur Conakry ainsi que sur plusieurs villes de l'intérieur du pays, la 2^e édition de “Le Rap Aussi” a fait flotter un parfum de liberté. Un tremplin bienvenu pour des MC's en quête de reconnaissance.

16 heures, le 13 avril dernier à Conakry : une queue interminable de jeunes B-Boys, “stylés” Sean John, Nike ou Adidas, attend patiemment sous une chaleur de plomb le droit d'entrer au Stade du 28 Septembre (1958 : date de l'indépendance de la Guinée). C'est là qu'a lieu le grand concert de clôture du festival, qui réunit sur la même affiche représentants confirmés de la scène locale et groupes venus spécialement du Sénégal, de la Côte-d'Ivoire, du Bénin et du Burkina-Faso. Après avoir parlementé avec les militaires postés devant l'entrée des artistes (qu'ils empêchent d'entrer parfois à coups de ceinturon), nous pénétrons finalement dans l'enceinte du stade, où l'ambiance est déjà chaude : plus de 10.000 fans de Hip-Hop se sont passé le mot. Pendant toute la durée du concert, qui s'étendra jusqu'à minuit, les gradins ne cesseront de se remplir. “D'habitude, il n'y a que les matches de foot qui rassemblent autant de monde, ou

le permet. Le show, qui s'est ouvert avec les Ideal Black Girls, l'un des seuls groupes de rap 100% féminin de Guinée, sera de bout en bout d'une qualité exemplaire. Et ce, malgré des problèmes techniques dus à une sono peu fiable et à la mauvaise qualité des supports, une scène qui se dépare de ses atours au fil de la journée, et des artistes coupés dans leur élan par le lancement intempestif du jingle Nescafé. A tel point que les animateurs s'emmêlent parfois le micro : “Et pour la suite du programme du festival Nescafé... euh, pardon... du festival “Le Rap Aussi”, sponsorisé par Nescafé !” Une assimilation compréhensible, tant la présence des sponsors a été d'un précieux secours, permettant notamment la location du matériel nécessaire à la sonorisation des concerts et à l'installation des podiums (tout le “reste” résultant d'emprunts, à des amis ou à des prêteurs professionnels). Un système D auquel les artistes

deux chanteurs de Jah Soldiers, ou Kajeem de Côte-d'Ivoire. Le public se montrera d'ailleurs très réactif au son du reggae. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit qu'étaient programmés les groupes de la “sous-région” : après Censure du Burkina et Ardiess du Bénin, ce sera le tour de 3 groupes sénégalais, dont les Pee-Froiss, déjà présents à la 1^{re} édition du “Rap Aussi”, en 2001. Xuman l'agitateur ne manquera pas de souligner l'esprit pacifique de ce festival, message adressé notamment aux militaires qui viennent juste de passer à tabac un jeune de la sécurité, n'ayant sans doute pas reçu leurs... “pourboires” habituels. Le concert s'est terminé sur la très attendue prestation des Kill-Point, qu'on peut considérer aujourd'hui comme le groupe leader du mouvement rap en Guinée. En quelques secondes disparaîtra la distance qui séparait jusqu'alors le podium de la centaine de privilégiés assistant au

“CE GENRE D'ÉVÉNEMENT DOIT FORMER L'ÉLITE DU RAP AFRICAIN”
(PROPHET G., MEMBRE DU GROUPE KILL-POINT)

bien les concerts de stars internationales”, nous dira Moos B., le plus jeune MC du groupe Kill-Point. Il faut dire qu'un concert qui rassemble plus de 20 groupes de rap de Guinée (et d'ailleurs) pour à peine le prix d'une entrée en boîte (2.000 FG, soit 1,2 euro), c'est plutôt... rare. L'effervescence règne aussi dans les vestiaires, qui servent de loges aux artistes, où freestyles et démos de break s'enchaînent jusque dans les toilettes, mêlant toast et rap au son du djembé. Habillé de pied en cap en... “Nescafé”, sponsor plus que voyant de l'événement, le podium est installé à plus de 100 mètres des tribunes grillagées (barbelés inclus), derrière lesquelles se tient le public, assis. L'accès à la pelouse est gardé par une rangée de militaires en uniforme noir, Kalachnikov au flanc. Seuls quelques privilégiés auront le droit d'assister au concert devant le podium, dont de nombreux rappers venus soutenir leurs “collègues”. Ils veilleront toute la journée à ne pas montrer trop d'enthousiasme, afin que tout se passe dans le calme. Une “liberté” bien délimitée, donc, mais dont les “rap-acros” sauront profiter sans jamais créer d'incident, conscients de la valeur d'un tel concert en Guinée. Cela n'empêchera d'ailleurs pas la communion des rappers avec leurs fans, les artistes n'hésitant pas à descendre de scène pour se rapprocher des tribunes, du moins... aussi loin que le fil de leur micro

de la Guinée sont habitués et qui nourrit leur rage de se battre. Jonglant entre le live et le play-back, les rappers compensent donc les problèmes de son par une énergie scénique efficace.

ESPRIT POSITIF

Envisager une percée sur le marché du rap en Afrique sans “assurer” d'abord sur scène relève de l'utopie. D'où la présence, dans la plupart des groupes, de danseurs qui mélangent influences Hip-Hop et traditionnelles dans un style qui n'appartient qu'à eux. Tout de “bogolans” blancs vêtus, les Degg J Force 3 créeront l'événement, avec un spectacle chorégraphié au poil près, le stade entier reprenant les refrains de “Mach Allah” (“Dieu Soit Loué”) et “Cri Du Cœur”, leurs tubes. Ils sont aujourd'hui l'un des seuls groupes médiatisés de Guinée, parce que plus “commerciaux” que la plupart, et donc à l'abri de la censure. S'enchaîneront ensuite, huit heures durant, des groupes aux personnalités affirmées et aux styles divers : du pur hardcore au plus soul, en passant par le raggamuffin. La bonne vieille funk afro sera même de la partie en la présence de Chanana, l'un des pionniers du Hip-Hop en Guinée. Seront aussi présents des artistes rastas, comme les

concert sur la pelouse. Ce sera l'occasion pour Général, alias MC Prophet G., de rappeler la nécessité d'une plus grande unité au sein du mouvement Hip-Hop en Afrique. Une condition indispensable, selon lui, pour imposer le rap sur le marché et lui assurer une efficacité dans la lutte pour le progrès sur le continent. “Ce genre d'événement doit former l'élite du rap africain, qui évolue ainsi dans une concurrence loyale”, nous dira Prophet G., également fondateur de la structure KPP, organisatrice du festival. Dans un pays où l'on rappe depuis plus de 10 ans mais où l'on a droit de cité à la radio et à la télé depuis moins d'un an - et seulement quand on n'aborde pas de sujets susceptibles de froisser le gouvernement -, un festival de rap fait donc figure d'ovni. Des concerts qui ont permis à certains groupes de monter pour la première fois sur scène, et aussi à une très large partie des représentants du rap local de se produire avec des groupes de la capitale ou d'autres rappers d'Afrique de l'Ouest. Un exploit réalisé avec zéro euro zéro cent, ou plutôt avec une dette de x millions de francs guinéens, dans l'attente de subventions qui ne tomberont qu'une fois le festival terminé. Oui, assurément, rapper en Guinée signifie bien lutter...





RAP EN GUINÉE : LA SCÈNE

Souvent hardcore, le rap guinéen se veut surtout “éducatif” et accessible à tous. Une positivité dans le plus pur esprit du Hip-Hop et de son grand frère le reggae, “natural mystic” oblige. Gros plan sur une scène bouillonnante.

Avant d'aller voir sur place, on a du mal à se représenter le Hip-Hop en Guinée. D'ailleurs, quand nous les avons rencontrés lors de leur concert à Lille, en octobre 2000, les Kill-Point ne se faisaient pas d'illusion sur la façon dont était perçu le rap africain en Europe, surtout quand il vient d'un des pays les moins connus d'Afrique de l'Ouest : “On est une sorte de curiosité.” Et pourtant, c'est bien de rap qu'il s'agit, avec un discours engagé, sans compromis. Des textes incisifs et matures qui mélangent soussou, pular et malinké, en plus du français et de l'anglais, “pour que le message passe, coûte que coûte”. Parmi les 1.500 groupes (environ) existant en Guinée, les Kill-Point sont les seuls - jusqu'à présent - à avoir pu voyager grâce au rap. Pourtant, ça fait plus de 10 ans que le flow circule là-bas, et le Hip-Hop est loin d'y être un art “en voie de développement”. De l'histoire déjà ancienne, de l'euphorie des débuts aux dissensions idéologiques au sein du mouvement. L'imitation hier du flow français et américain a fait place aujourd'hui à l'affirmation d'une véritable identité nationale. D'un point de vue lyrique, les MC's guinéens n'ont rien à envier à leurs homologues occidentaux, l'inspiration des toasters jamaïcains en plus. Leur large palette vocale leur permet de compenser une production musicale qui manque encore de moyens techniques pour s'exprimer pleinement. Si le rap n'a pas encore explosé le marché de la musique guinéenne, ce n'est pas faute de public, nomb-

reux et connaisseur (à en juger par la fréquentation du festival “Le Rap Aussi”). C'est plutôt en raison d'un contexte politique et social difficile à contourner. La Guinée est une démocratie de façade contrôlée par l'armée, où l'analphabétisme du peuple et la censure systématique sont les meilleurs atouts d'un pouvoir corrompu et grabataire. Dans ce contexte, mieux vaud être armé d'une certaine force de conviction, et les rappers sont



loin d'en manquer. Leur engagement “textuel” n'est que la face visible de ce qu'ils considèrent comme une mission : éveiller les consciences dans le sens du progrès.

CENSURE GOUVERNEMENTALE

En 89, cinq ans après la mort de Sékou Touré, l'ancien leader de la Guinée, et la libéralisation de la production musicale qui s'en est suivie, quelques artistes comme Bill de Sam ou Hamid Chanana lancent le phrasé-chanté et agrémentent leur musique de beats Hip-Hop. Le rap guinéen ressemble alors davantage à de la variété modernisée, mais une porte est déjà ouverte. C'est à peu près à la même époque qu'Isaac (le Malinké) rentre de Côte-d'Ivoire, les “Chroniques De Mars” d'IAM et “La Formule Secrète” d'Assassin dans ses valises. Il rencontre Amadou le Peul, alias Général, qui écoute en boucle les K7 de KRS-One et de Public Enemy. Tous deux se lancent alors ensemble dans l'aventure du Hip-Hop “conscient”. Lors d'un concours interscolaire organisé à Conakry, ils rencontrent Maurice, un jeune Soussou d'une dizaine d'années, qui se distingue par son talent précoce parmi de nombreux MC's en herbe. Le Poing Mortel était né, formé d'Aïzeko, Prophet G. et Moos B. A ce moment, et jusqu'en 95, le rap et la danse font fureur dans les écoles, où des “school dance shows” sont organisés régulièrement, sous la houlette de jeunes animateurs



(comme Ibrahim Sé, aujourd'hui animateur à la RTG), et avec la sono mobile des frères Bangourra, qui feront beaucoup pour le développement du rap en Guinée. C'est aussi l'époque où les boîtes de nuit sont remplies tous les soirs de freestylers, qui prennent d'assaut micro et dancefloor. Existait alors plusieurs grands posses de danseurs, qui ont “appris” le Hip-Hop avec leurs aînés installés en Europe ou aux Etats-Unis et qui reviennent régulièrement en vacances avec de nouvelles figures. Bon nombre de leurs “élèves” suivront aussi leurs pas sur le chemin de l'exil. L'un de ces groupes de danse, Black Killers (dont sont issus les futurs danseurs des Kill-Point), se fait connaître pour son esprit révolutionnaire :

engagés, dont les Kill-Point et certains des futurs membres du collectif Saga Hip-Hop, fondent alors le mouvement Rap Koulé (“l'enclos du rap”, en soussou), très estimé du public guinéen pour son esprit hardcore. Mais le rap ne passe ni à la radio ni à la télévision nationale, jugé trop révolutionnaire, ce qui limite la promotion aux concerts organisés par les artistes eux-mêmes - quand ils le peuvent. La difficulté de vivre du rap comme de la danse en Guinée, le manque de perspectives d'avenir et la pression familiale permanente poussent beaucoup d'artistes à abandonner le Hip-Hop pour des voies plus... politiquement correctes, ou encore à s'expatrier, pour ceux qui ont la chance d'obtenir un visa. Les mésesten-

“LE RAP, C'EST LA VOIX DES SANS-VOIX. ET NOUS, ON NE TOURNE PAS AUTOUR DU POT. C'EST POUR ÇA QUE LES AUTORITÉS NE VEULENT PAS NOUS PASSER À LA RADIO OU À LA TÉLÉ” (YORIKEN, DU COLLECTIF SAGA HIP-HOP)

tes au sein du mouvement marquent également la fin de Rap Koulé, et les Kill-Point montent la 1^{re} structure de production 100% Hip-Hop, en 96. KPP (Kill-Point Productions) va alors organiser de nombreux concerts pour promouvoir la scène locale, et commence à s'occuper du développement de jeunes groupes. Ce qui se concrétisera par la sortie de deux compilations, l'une réunissant des artistes guinéens (“Tribunal Hip-Hop”), et l'autre des représentants d'autres pays de la sous-région (“Kill-Point Featuring”). Jusqu'en avril 2001, les médias nationaux continueront à censurer le rap. Ce n'est qu'après la 1^{re} édition du “Rap Aussi” que, finalement, la RTG se décidera à passer quelques titres, à condition qu'ils ne critiquent pas directement la politique menée par le gouvernement. Ce qui fait dire à Dina Bangourra (dont le frère aîné, décédé récemment, est très regretté par les rappers guinéens) : “L'autorité devrait laisser les jeunes parler, car plus tu censure, plus le mécontentement grandit. Si nous nous sommes engagés à un

cœur la rage et le mépris / De tous ceux qui sur ma cité foutent la pression.” Dans leur album-compilation “Afrique Hardcore”, les thèmes abordés vont de l'appel à la paix dans les trop nombreux pays africains en guerre à la critique des MC's qui, en disant n'importe quoi, dénaturent la véritable philosophie du Hip-Hop. C'est aussi le respect des origines qu'abordent les titres “Le Passe” et “J'Suis Pas Né Dans Un Château”. A 17 ans à peine, Master G., dans cette dernière chanson, évoque le ghetto où il a grandi, d'un flow continu et mélancolique : “Certains pleurent, certains crient / Ceux qui ricanent se prennent pour des justes / Pour eux la money les rend justes / Ceux qui pleurent sont les miens / La chaleur les pousse à dire “On n'est pas des chiens” / Deviennent des cultivateurs, trafic de dope / La cité commence à craquer, les flics donnent des fessées / Comme des révoltés la jeunesse crève / Combien de jeunes pleurent, combien de fois le Hip-Hop crie / La rage me nourrit / Combien de footballeurs sans sou-

certain moment, mon frère et moi, pour aider ces jeunes, c'est à cause de leur réel talent, mais surtout parce que si on tient compte de leurs revendications, on décourage la délinquance. Et nous, c'est contre ça qu'on luttait.”

“AFRIQUE HARDCORE”

Conakry est une presqu'île tout en longueur, et grande est la distance qui sépare ses différents quartiers. Quand on n'a pas le 4x4 assorti à la villa résidentielle, on circule en car rapide, ou en taxi. Là-bas, les taxis sont légion. Et jaunes, comme à New York. Sauf que les Conakryka y montent à 6 ou 7, selon leur épaisseur et l'humeur du chauffeur. Dans la voiture défoncée qui nous emmène voir la Saga Hip-Hop dans son quartier de G'Bessia, en bordure d'aéroport, est inscrit sur la boîte à gants : “Le pauvre a toujours tort.” Et le pauvre, en Guinée, est l'homme le plus représenté : 50% de la population vit en dessous du seuil de pauvreté, tandis que 40% du PIB est destiné à l'armée. Voilà pour le décor. Ce léger décalage qu'on ne peut pas s'empêcher de ressentir quand on met les pieds en Afrique et qui remet les pendules à l'heure de la mondialisation, ne fait que se confirmer quand les membres de la Saga, malgré leur dèche permanente, insistent pour nous payer le transport. Un refus serait un affront à leur sens de l'hospitalité. La Saga Hip-Hop, ce sont 3 groupes et 2 rappers solo, soit 10 artistes étiquetés hardcore, qui ont choisi de se regrouper pour dénoncer. Dénoncer la situation désastreuse de la jeunesse dans leur pays, dénoncer les vices d'un système qui bouffe l'argent du peuple en toute impunité, dénoncer la censure dont ils sont victimes. Dans la petite chambre où il nous reçoit, Yoriken (“le sec à la peau dure”), un des 4 MC's du groupe Méthodic, confirme : “Nous, on ne tourne pas autour du pot, le rap c'est la voix des sans-voix. C'est pour ça qu'ils ne veulent pas nous passer à la radio ou à la télé.” Sur quoi enchaîne Negazo (“le nègre dans le zoo”), du groupe Ame Noire, avec un freestyle : “Au système mother fuck fuck / A la RTG nos émissions sont moches moches / Il y aura de l'histoire tant qu'il y aura de l'écrit / Tant qu'on aura nos plumes en main il y aura du mépris / Dans notre



liers / Combien de jeunes dans les trottoirs, combien de mendiants / Putain, j'suis pas né dans un château / Ce monde m'a rien donné de bon / J'ai pas eu "mama" près de moi pour me dire "Accroche-toi baby" / Cette musique pour tous ceux à qui papa disait : "Je ne veux plus te voir chez moi enfoiré, sale gosse" / C'est le microphone qui m'a remonté le moral (...) / Voilà tout c'qui m'reste dans cette putain de vie." Mais dans ce combat contre l'injustice qui touche toute une génération marginalisée, les Saga ne sont pas les seuls à hausser la voix. Il y a aussi les Raisonnable Djelly (entendez les "griots conscients"), qui "représentent" en Guinée depuis plusieurs années et ont reçu l'ovation du public lors du concert de clôture du festival avec leur titre "Corruption". Un morceau où ils traitent avec virulence de la ruine d'un système éducatif qui marche avec "les dessous de table" de classe et qui mène les jeunes étudiants à un chômage quasi inéluctable ("Le système éducatif est foutu / Tous les diplômes s'achètent / L'argent manque et t'es jeté de la school / On te lance dans la foule des étudiants au chômage / Dommage.") Dans ce contexte, de plus en plus nombreux sont ceux qui délaissent les bancs pour la rue, perdant petit à petit leurs repères, le prix modique de l'alcool et de la dope aidant (une bouteille de gin s'achète 3500 FG, soit 2 euros, un joint se paye 200 FG, soit 0,01 euro !). Ce qui explique que la plupart des rappeurs mettent en garde cette jeunesse en dérive contre les vices qui lui tendent les bras. "C'est la prison qui t'attend si tu vis dans l'illusion", scande Baraka, un des deux MC's d'Alkebulan, dans "Gueli" ("prison" en soussou). "Fate Fanyi" du groupe Noir Sacré affiche la pratique de l'amour payant devenue courante chez les jeunes filles, même de "bonne famille", et qui fait d'elles des "bandi-guinés" (prostituées). Mais l'éveil des consciences par les rappeurs ne s'arrête pas à celles des jeunes. Dans la compilation "Tribunal Hip-Hop", "Génération Sacrifiée" de Prophet G. est un manifeste sur ces "anciens" qui



condamnent sans chercher à comprendre : "Rien ne va / Génération sacrifiée / Je contemple ce pays / Déçu de tout ce que je vois / Demande-moi pourquoi / D'un côté les vieux bornés / Vivant dans le passé / Fuyant les nouvelles réalités / Régnant sans partage / Enfermant tout contestataire en cage / De l'autre côté ma génération vivant d'illusions / La corruption défie l'imagination / Nous allons de déception en déception / Jeunes contre vieux / Vieux contre jeunes / On ne baisse pas les bras / Aux prises de la guerre / Toujours prêts pour le combat." "Le Bateau A Chaviré", titre qui figurera sur le 1^{er} album de 2MT (To Move Thoughts), un groupe "intellectuel" de Pita, à l'intérieur du pays, compare la Guinée au Titanic : "Un pays où des bandits sont gouvernés par des escrocs, avec une vieillesse qui tire le nectar et tue l'art." Dans un autre registre, Ham's, l'autre MC d'Alkebulan, accuse certains parents de mettre au monde des enfants qu'ils laissent ensuite tomber : "M'Bhidho" invite ceux qui ne sont pas prêts à leur assurer une bonne éducation à s'abstenir de faire des enfants. Sinon, on continuera à vivre dans le choc de voir des gosses dans les orphelinats, ou qui font des travaux pénibles dans les rues au lieu d'aller à l'école." Ce conflit de générations, qui se retrouve aussi bien dans les hautes sphères politiques que dans le quotidien de tous les Guinéens, explique aussi que pour beaucoup d'"ainés" encore, rap signifie délinquance. Or, dans un pays où la jeunesse souffre d'être délaissée, il représente au contraire une alternative à la galère et à la "voyoucratie". Ce que les artistes prouvent en proposant une autre forme de savoir et en poussant les jeunes à prendre leur avenir en main.

"RAP DE TERRAIN"

"Quand les moyens manquent, il faut se donner nous-mêmes les moyens de persévérer. Je rappe pour me mettre à la disposition des plus faibles, mais les

conseils que je donne dans mes textes, je suis le premier à les écouter, ils me servent de guide. Moi, le rap m'a appris à gagner mon pain honnêtement." Le très posé Dekkis, leader des Noir Sacré, poursuit en décrivant son parcours "scolaire" et celui des autres membres du groupe : "On a tous étudié, mais l'école n'a pas répondu à nos attentes. Pour nous, la musique est une école, on s'est enseignés nous-mêmes. On s'est donné des cours entre nous, on a échangé des idées à travers nos différentes expériences. Et puis le travail des textes oblige à se cultiver." Partager ses connaissances dans un pays analphabète à 80%, c'est aussi le souci des 2MT, qui vont aujourd'hui à l'université : "Le rap sert à se mettre du plomb dans la tête. Et c'est notre devoir de transmettre ce qu'on connaît. Sinon, nous sommes complices de ce qui ne va pas ici. On est des sortes de kamikazes." Mais comment transmettre son savoir quand on n'est pas médiatisé ? Les deux MC's d'Alkebulan expliquent : "La musique destinée au ghetto fait sa route toute seule, les K7 tournent. Nous, on va souvent voir les gars dans les quartiers un peu chauds, on s'assoit avec eux, on discute. Ils nous interrogent sur ce qu'ils n'ont pas compris, ils veulent que tu approfondisses ce que tu as dit dans tes textes. Chaque fois qu'on va quelque part, on essaie de laisser un message." Comme par exemple "Ouvre Tes Yeux, Ferme Ta Bouche Et Ecoute" ("Oudoutou Guitema"), le titre de leur album qui tourne en boucle dans leur maquis-QG à Tahouya, en banlieue. Et Baraka de renchérir : "Moi, je suis d'une famille princière, les Keïta, mais j'ai choisi la galère, donc j'ai la chance de connaître les deux côtés de la barrière. Ça m'a aidé à comprendre beaucoup de choses et à savoir les expliquer." Nama n'est pas une exception parmi les rappeurs. Beaucoup d'entre eux, issus de familles aisées, n'hésitent pas à se mettre dans la galère pour traduire au plus près les aspirations du ghetto. Ça n'a rien de choquant ni d'artificiel dans une société où



ALKEBULAN (BARAKA & HAM'S)

enfants de riches grandissent avec enfants de pauvres. Chacun a sa place mais fait profiter l'autre de ses atouts ou de ses privilèges. Faire profiter de son expérience aux plus jeunes, pour les groupes "installés", cela passe aussi par la mise en veilleuse de leurs conflits. "Si on a des comptes à régler, on le fait dans nos lyrics, ça ne va pas plus loin." Un souci du bon exemple encore très réel en Guinée, qui s'explique en partie par le respect que tout Africain accorde aux plus anciens, et dont les rappeurs veulent se montrer dignes. Mais surtout parce

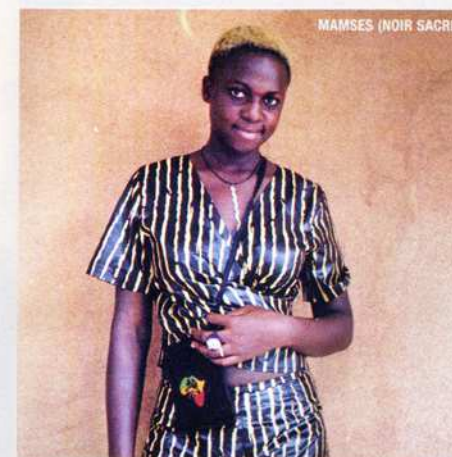
CHEÏK ANTA DIOP

Sékou Touré a gardé le pouvoir en Guinée pendant 26 ans. Jusqu'à sa mort, en 84, le pays a connu une situation politique et économique un peu à part en Afrique de l'Ouest. Le chef d'Etat avait refusé la coopération française suite à l'indépendance de 58, préférant "la liberté dans la pauvreté, et donc la dignité". Malgré des méthodes de dictateur, il avait su imposer une certaine fierté nationale, notamment en remplaçant le fran-

"ON CHERCHE À NOUS FAIRE CROIRE QUE LE PAYS DES BLANCS, C'EST L'ELDORADO, EN NOUS MONTRANT DES TOP-MODELS ET DES BELLES BAGNOLES À LA TÉLÉ. NOUS, ON SAIT QUE C'EST DE L'ILLUSION, MAIS BEAUCOUP DE NOS FRÈRES TOMBENT DANS LE PANNEAU" (BARAKA, DU GROUPE ALKEBULAN)

çais par l'usage officiel des langues du pays. Si aujourd'hui il ne reste plus grand-chose de cette Guinée fière de son appartenance à l'Afrique, les rappeurs, eux, se veulent les dignes héritiers des idées autonomistes et africanistes de leur ancien leader. Le français est redevenu la langue nationale, mais ils ont choisi de mélanger toutes les langues du pays pour représenter toutes les ethnies. Et pour beaucoup d'entre eux, l'Afrique ne doit compter sur personne d'autre que sur elle-même pour son développement. "Alkebulan est un nom d'origine égyptienne qui signifie "ceux qui ont la peau brûlée". Selon Cheik Anta Diop, ce serait aussi le 1^{er} nom du continent noir. Notre combat dans le monde du Hip-Hop est de réveiller les consciences sur les menaces envers tout ce qui fait l'authenticité africaine. Le fait

que ces artistes ont conscience que s'ils ne montrent pas le chemin, personne ne le fera à leur place. Des "missionnaires" du rap en quelque sorte, avec le souci de la relève et le sens du sacrifice. Ce qui explique que les groupes qui ont déjà un peu d'expérience soignent leur apparence et font attention à ne pas agir de façon irresponsable, évitant par exemple de fumer des joints en public. Ils connaissent le poids des apparences en Afrique et sont conscients de ce qu'ils représentent pour leurs fans. Mais l'aspect éducatif du rap guinéen, c'est aussi redonner à la jeunesse une certaine fierté de sa couleur et de son histoire, sur un continent encore trop complexé vis-à-vis de l'Occident. C'est ce à quoi s'emploient nombre d'artistes pro-africanistes.



MAMSES (NOIR SACRÉ)

FEMMES ET RAP EN GUINÉE

C'est un groupe de 3 filles qui a ouvert le grand concert du stade à Conakry. Ça fait plusieurs années que les Idéal Black Girls rappent, mais elles n'ont toujours rien sorti sur le marché. Les rappeuses cumulent les difficultés des artistes de rap en Guinée avec leur condition de femme en Afrique. Elles ont donc tout à prouver. Une jeune fille qui n'est pas encore mariée à 25 ans subit les pressions de la famille et de l'entourage, qui est loin de se limiter aux proches. La solution est donc de mener loin les études, si les parents en ont les moyens ou si elle se les paie elle-même, ce qui est encore plus compliqué. Dans ce contexte-là, financer un album, c'est la croix et la bannière. Et si on a la malchance de se retrouver enceinte, la croix, il faut la faire sur sa carrière, et la bannière, c'est une vie toute tracée devant soi : une tribu à nourrir et les obligations d'une coépouse parmi 2 ou 3. Mais Mamsès la sulfureuse, MC et chanteuse dans le groupe Noir Sacré, a choisi une voie différente. Mère d'une petite fille de 2 ans, elle vit chez ses parents ; le père de l'enfant, footballeur professionnel, assume de loin ses responsabilités. Elle s'est battue pour imposer sa manière de vivre, car la musique est en elle depuis toujours. "Aujourd'hui, ma mère me soutient parce que je continue à lui obéir, à la respecter. Et puis je lui ai montré, malgré les "on-dit", que le rap peut apporter de bonnes choses." Il faut dire qu'avec ses tenues excentriques et ses cheveux courts blond platine, elle attire l'attention dans Affia, son quartier en banlieue de Conakry. Quand on lui demande si son combat est avant tout celui d'une femme ou celui d'une rappeuse, elle répond que c'est d'abord celui de sortir sa famille de la pauvreté : "Ce sont les jeunes qui prennent soin de leurs parents ici, pas le contraire." Mais ses messages s'adressent avant tout aux Guinéennes, qu'elle met en garde contre l'avortement, pratique courante à Conakry, "parce que les mecs préfèrent le contact chair contre chair". Elle les prévient des conséquences d'une opération mal faite : "Beaucoup deviennent stériles, vu que pour aller à l'hôpital il faut les moyens. J'ai même une amie qui en est morte." Elle affiche aussi la prostitution dans "Fate Fanyi", en écho à Dekkis, le leader du groupe. Et pour celles qui auraient dans l'idée de suivre son chemin : "C'est difficile de faire comprendre ta persévérance dans une voie qui ne te rapporte rien. Mais il faut tout faire pour qu'on soit fier de toi." Et fière, elle peut l'être, quand on voit son adorable petite fille sur ses genoux, qu'elle se prépare à envoyer bientôt aux... Etats-Unis. Pour un meilleur avenir.



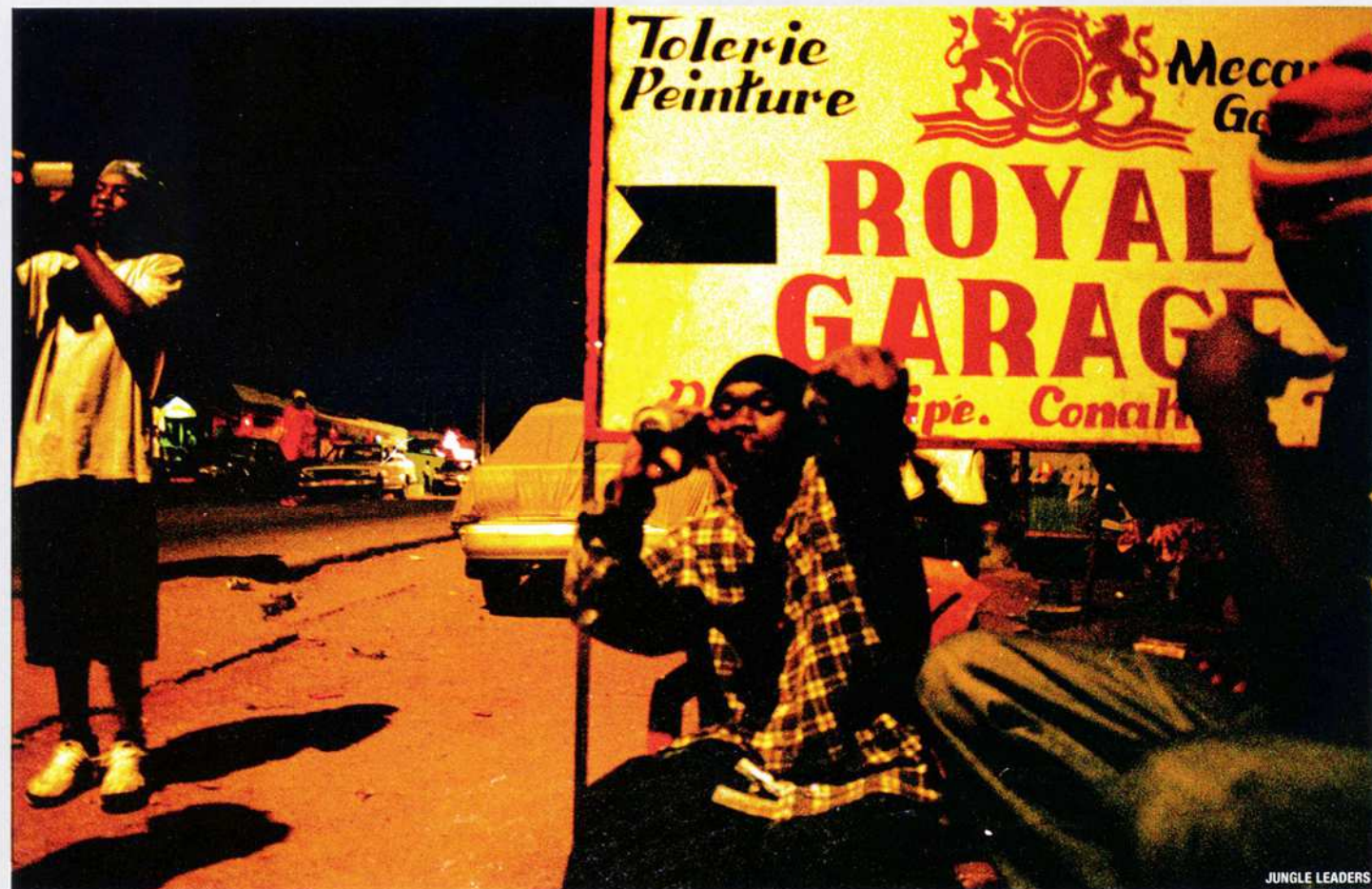
que nous portions des dreads est encore une façon de revendiquer notre identité : au temps de la royauté en Afrique, la plupart des rois en avaient." Pour Nama (Baraka), le complexe de l'homme noir vis-à-vis de l'homme blanc est entretenu par une vision falsifiée de l'Histoire, que l'Occident continue à imposer dans les manuels scolaires et les médias. "Et puis on cherche à nous faire croire que le pays des Blancs, c'est l'Eldorado, en nous montrant des top-models et des belles bagnoles à la télé. Nous, on sait que c'est de l'illusion, mais beaucoup de nos frères tombent dans le panneau. Il n'y a qu'à voir les queues devant l'ambassade des Etats-Unis : 200 à 300 personnes tous les jours, qui payent 95.000 FG (soit environ 60 euros, NDA) rien que pour entrer, et qui ne seront même pas remboursés. Sur tous ceux-là, il y en a peut-être 50 qui auront leur visa..." Dans la petite cour de McCoy, leur DJ, dont ils partagent le toit, les Alkebulan nous reçoivent avec les honneurs : plat collectif de riz gras et ginger, une boisson au gingembre macéré faite maison. "On nous fait croire que le bonheur est ailleurs pour exploiter notre terre tranquillement. Et nos politiciens se rendent complices des guerres fabriquées par les grandes puissances. Alors qu'en Afrique, on a tout pour être heureux. C'est le noyau de la Terre. On dit que l'Africain est paresseux, mais ce n'est pas ça : il a tout sur place. Tu n'as qu'à lever le bras pour te nourrir, ou taper à la porte du voisin. Il ne refusera jamais de partager son repas." Devant la maison de McCoy, des gamins jouent au foot en poussant des cris de victoire. Nama nous explique alors que celui qui habite la maison d'en face, un Guinéen parti faire ses études en France, est rentré récemment à Conakry marié à une "fauté" (blanche, en soussou). Il passe son temps à se plaindre du bruit et à chasser les enfants. "Tu vois, le problème de l'Afrique, c'est ça. Ce sont tous ceux qui sont partis étudier en Europe et sont revenus vendre leur peuple, comme les Mobutu et consorts. Ils se sont

fait blanchir le cerveau et ont commencé à rêver de pouvoir et d'argent. Mais ici, ce n'est pas ça. L'Africain est un communiste de base : il a l'habitude de partager, il ne vit pas replié sur lui-même. Avant, on ne connaissait pas le phénomène de ghettoïsation comme chez vous : les pauvres d'un côté, les riches de l'autre ; c'est ça qui entraîne la violence. Mais ça



vient ici aussi, parce qu'on commence à oublier qui nous sommes..." Leur authenticité, c'est aussi ce que veulent préserver Magika d'Africa et son acolyte Two Marley. Le nom de leur groupe, Mifagueya ("les hommes de la forêt"), n'est pas seulement un concept. C'est aussi une réalité géographique, puisqu'ils vivent sur les hauteurs de Conakry, au milieu des arbres. Ce sont des artistes à part, à tout point de vue : les gens les croient fous parce qu'ils se comportent de façon étrange et parfois choquante. Ça a même valu à Two Marley un séjour à l'asile. En réalité, ils dérangent, parce qu'ils ne se conten-

tent pas d'asséner leur vérité dans leurs textes, mais aussi dans la rue, en balançant des phrases dont ils sont seuls à comprendre le sens. Trop... "high" pour les esprits un peu bornés. Alors en Guinée, leurs lyrics sont classés... X-core : "Je fucke les MC's qui se servent du micro comme leur zizi / Face au flow de guerre (...) / Mon esprit n'est pas né pour se faire assassiner / La vie n'est qu'une salope pour qui on ne bande plus / Même mon pire cauchemar finit par me faire rêver." Pourtant, leur inspiration vient du reggae, de Peter Tosh, Ijahman ou Jimmy Cliff, "parce qu'en Guinée, il y a le même esprit qu'en Jamaïque". D'ailleurs, Two Marley est une contraction de 2Pac et de Bob Marley. Malgré son goût pour les énigmes (et pour la comédie) et ses difficultés en grammaire (qu'il déplore), Magika nous parle de l'essentiel, à sa façon : "Houphouët Boigny, Sékou Touré, merci. Je suis en train d'œuvrer sur leur chemin. Parce qu'il faudrait que tout change, il faudrait que tout bouge, que tout ce qu'on a planté puisse pousser." Magika, silhouette frêle et cheveux tressés d'un seul côté, nous fait penser à un aigle noir, perché sur les cimes du Hip-Hop. Un freestyle de 30 minutes nous révèle le sommet de son art et de sa rage rentrée. Une sorte de cri à vous tirer des larmes. A 20 ans et quelques poussières dans la gorge, sa voix rauque lui permet de jouer dans la cour des plus grands bluesmen (il faut dire qu'en Guinée, les rappeurs commencent très jeunes : certains, comme Big Omar, montent déjà sur scène à 8 ans). Une "Vache Qui Rit" à la main, il évoque le Fouta-Djallon, où sont ses racines : "Il faut consommer la vache. La vache, c'est le Fouta, la nuit, à la belle étoile, les taureaux, les femmes peules... Je vais souvent là-bas. Chez mes ancêtres. C'est là-bas que j'apprends à être solidaire. Quand je reste en ville, je deviens très méchant, parce qu'il y a le cinéma qui cherche à me changer. Le cinéma, ce qui se passe à la télévision, à la radio, tout ce qu'on dit, ça me mélange. Je deviens un enfant qui rêve de luxe. Dès



que je comprends cette folie, je monte en voiture et je vais au village, là-bas. Pour ne pas oublier d'où je viens. Parce que si je vais oublier d'où je viens, je ne saurai jamais où je vais." Et quand on lui demande ce que le rap représente pour lui, il répond : "C'est une Kalachnikov, une arme pour venger mon peuple qui se fait agresser. Le rap peut donner des opérations, mais ça ne peut pas donner des solutions. Et avec les opérations viendront, Inch' Allah, les solutions."

NATURAL MYSTIC

En Guinée, Dieu est partout, dans tous les textes de rap comme dans chaque geste du quotidien. Il inspire et il guide, à tout instant. Même l'athée le plus convaincu

quitte le pays ébranlé dans ses certitudes. Ce qu'à "Babylone" on appelle des coïncidences deviennent, sur cette terre mystique, les signes d'une présence invisible. Ce que certains appellent "la force des esprits". La nature occupe une place de choix, et le destin, n'en parlons pas. Si le pays est musulman en majorité, c'est une foi plus universelle qui guide les rappeurs guinéens : une foi dans l'unité, la paix et l'amour du prochain. Ce qui explique peut-être le choix de King Lax (le "Londonien"), d'intégrer le groupe Silatigui, après avoir rapé en Gambie et au Nigeria. "Quand j'ai rejoint les Silatigui, en 98, le groupe était déjà formé. Dans ce groupe, j'ai vu qu'il y avait du travail, du sérieux et surtout de l'amour." Un amour qu'ils partagent avec le public guinéen : leur

"LA MUSIQUE DESTINÉE AU GHETTO FAIT SA ROUTE TOUTE SEULE, LES K7 TOURNENT... NOUS, ON VA SOUVENT VOIR LES GARS DANS LES QUARTIERS UN PEU CHAUDS, ON S'ASSOIT AVEC EUX, ON DISCUTE. CHAQUE FOIS QU'ON VA QUELQUE PART, ON ESSAIE DE LAISSER UN MESSAGE" (ALKEBULAN)



album, qui vient de sortir, fait un carton. Ce "one love", c'est aussi ce qui explique la poussée du rastafarisme chez les artistes de Guinée. Avec le souci de retrouver des valeurs plus authentiques et plus proches de leurs racines que l'islam, de plus en plus de rappeurs mettent leur foi au service de Jah. A l'image des Jungle Leaders, un groupe de Sierra Leone réfugié à Conakry depuis le début des conflits dans leur pays natal : "Nous aspirons à devenir rastas. Pour cela, il y a plusieurs étapes à franchir. La première, c'est d'accepter Jah pour guide. Mais c'est aussi avoir une certaine droiture dans ta façon de vivre : tu dois être "clean" en toi. C'est pour ça qu'on doit encore se débarrasser de beaucoup de choses pour élever notre esprit vers le "Most High". Leur 1^{er} album, qui n'est jamais sorti en Afrique à cause d'un "coup de vice" d'un producteur, s'intitulait "Peace Is

The Answer". Un album où ils appelaient les politiciens africains à cesser le feu : "Il faut bannir la cruauté de l'Afrique pour qu'on puisse vivre ensemble, dans l'harmonie. La couleur noire est la même partout. Notre rêve, c'est que l'Afrique puisse enfin vivre sans les armes ni les bombes, qu'elle se libère de la drogue, et alors ses enfants se relèveront, par la grâce de Jah." Un message de paix et d'unité pour permettre au progrès de voir le jour sur le continent et aux jeunes Guinéens de retrouver foi dans l'avenir. Une philosophie qui vient aussi à point nommé dans un moment où le rap guinéen a besoin d'un nouveau souffle, pour préserver l'attitude positive qui fait son identité.

RAP ET REGGAE, MEME COMBAT

Le reggae fait partie de la vie quotidienne des Guinéens. Dans n'importe quel maquis de Conakry, dans tous les taxis, traîne toujours une K7 de Bob Marley. Le 11 mai, date anniversaire de la mort du "prophète du tiers-monde" (dixit Kajeem), est une véritable fête nationale. De 7 à 77 ans, elle fédère tout le pays, reléguant au second plan la victoire de l'Indépendance. Si l'on écoute aussi beaucoup de reggae africain, à travers Alpha Blondy et Tiken Jah Fakoly, le reggae guinéen, lui, n'a pas encore trouvé ses marques, même si ses représentants sont nombreux. Il connaît les mêmes difficultés que le rap pour exister. Jah Max, l'un des pionniers du genre en Guinée, n'est jamais vraiment sorti de l'ombre. Alpha Wess a longtemps galéré et a dû voyager en France avant de trouver un producteur. Idem pour les Jah Soldiers, dont le reggae engagé a peu de chances de passer sur les ondes. Pourtant, on sent un véritable engouement, tant de la part du public que des artistes, pour une musique qui prend sa source dans le "natural mystic", donc plus proche de leurs racines que le rap pur et dur. Les rappeurs guinéens se servent ainsi de plus en plus du toast et du ragga pour faire passer leurs messages. A l'image des Jungle Leaders, un groupe de réfugiés sierra-léonais, qui qualifient leur musique de "hardcore raggamuffin rap". Une association de deux genres qui n'a rien d'étonnant, étant donné la similitude de leur combat. Un même combat contre l'oppression et l'injustice. Une même lutte pour le progrès dans le respect de sa culture et la sauvegarde de son identité. Pour un progrès "africain" en somme, "from and for Zion".

PROPHET G.

LE GÉNÉRAL

Prophet G. est l'un des trois MC's du groupe Kill-Point. Considéré comme l'un des piliers du rap conscient en Guinée, il est aussi l'un des fondateurs de KPP (Kill-Point Productions), la seule structure Hip-Hop digne de ce nom dans le pays. A 28 ans, celui qu'on surnomme "Général" a la force de persuasion d'un prophète et le moral d'un guerrier. Rencontre avec l'organisateur du festival "Le Rap Aussi".

Les subventions attendues de France ne sont pas arrivées à temps pour le festival. La veille des deux grands concerts prévus à Labbé et Kamsar. Amadou Barry, alias Prophet G., a dû se rendre au dernier moment dans l'intérieur du pays pour trouver sponsors et sono, accompagné de Fiston, son fidèle assistant. Le marathon a continué à Conakry où il a fallu trouver de quoi payer les cachets de tous les artistes étrangers invités. "Général" et le directeur de la structure KPP partaient la nuit pour emprunter de l'argent, parfois jusqu'à 6 heures du matin, après toute une journée de concerts à assurer. Le lendemain, il fallait à nouveau être sur le pied de guerre au bureau dans le centre-ville pour faire patienter les groupes locaux, qui attendaient eux aussi de se faire payer. Lorsqu'on lui demande s'il n'est pas difficile de cumuler tous ces rôles sans risquer de mettre en danger sa vocation d'artiste, il répond : "Je considère plutôt que j'ai une mission à remplir, quel qu'en soit le moyen. Mes priorités ne sont plus les mêmes qu'il y a quelques années, quand je faisais du rap pour m'acheter de belles fringues ou me faire reconnaître en tant que MC. A un certain moment, la maturité vient, on prend de l'âge et on aspire à faire des choses plus positives et moins superficielles..."

JAH PEOPLE

Locks relevées dans un bonnet et croix de David autour du cou, l'homme croit en Jah. Il fait aujourd'hui partie du mouvement rasta de Guinée, les "Jah people". Une foi qu'il renforce de jour en jour en lisant la Bible et en man-

plus positif, il faut se préparer à une longue litanie, qui n'épargne rien ni personne. "Le système est en train de détruire les jeunes. En 89-90, Lansana Conté n'était pas là depuis longtemps, il y avait encore un espoir. Les étudiants osaient manifester pour dire leur mécontentement, et le rap était positif, progressiste, on se posait des questions essentielles. Beaucoup de Guinéens sont même rentrés au pays à cette époque." Mais ce semblant de libéralisme a fait place à la corruption, et les emprisonnements intempestifs ont repris, tout comme la censure et l'exil de masse. "Rien n'est fait pour les jeunes. Il n'y a pas d'infrastructures ou de terrains de jeu. Les artistes doivent se débrouiller seuls pour organiser leurs concerts. Le ministère de la Culture, de la jeunesse et des sports, tout comme celui de l'Education, s'est totalement désengagé de ces problèmes. Aujourd'hui, la plupart des filles se prostituent pour avoir un peu de blé et entretenir leurs petits amis, dont pas mal de rappeurs. Certaines vont même jusqu'à faire des photos pornos en échange d'un visa. La violence et la came sont devenues les repères des jeunes des ghettos, qui préfèrent acheter une bouteille d'alcool plutôt qu'aller à l'école." Et le rap dans tout ça ? "Il n'y a plus vraiment de culture Hip-Hop depuis la disparition des tournées et des concours dans les écoles. Seules les écoles privées ont encore les moyens d'organiser des concerts. Ce n'est plus le même esprit. Et quand on regarde MCM toute la journée, ce n'est pas la meilleure image du rap qui est donnée : le business et le sexe ont remplacé le message premier du Hip-Hop, qui était celui du progrès. Les querelles au sein du mouvement sont

artistes, notamment en termes de diffusion, de structures de production appropriées, de matériel de son et de compétences techniques. Une professionnalisation du rap nécessaire pour lui donner une chance d'entrer sur le marché de la musique africaine et internationale. A laquelle les Kill-Point contribuent en emmenant des gars de leur staff faire des stages lors de leurs tournées en Europe, et en rapportant du matériel chaque fois qu'ils en ont les moyens. "Je crois encore dans le Hip-Hop africain, que l'avenir même du Hip-Hop se trouve ici. Tu vois des jeunes qui rappent parce qu'ils ressentent quelque chose. Même les "grands" groupes galèrent encore. Mais il faut éduquer les jeunes sur le terrain, en leur montrant qu'on peut encore construire de belles choses en Afrique. Beaucoup de nos frères se sont perdus en Europe : qui, parmi eux, a construit un studio sur le continent ? Ils viennent faire des featurings, mais ils ont beau dire "Terre mère Africa", ils tuent le marché africain. Si le festival se pérennise, ce sera un grand pas pour le rap en Guinée et en Afrique en général. Notre ambition c'est que la Guinée devienne une sorte de plaque tournante à partir de laquelle la diffusion du rap en Afrique de l'Ouest peut s'organiser, tant au niveau de la production que des échanges." Des échanges artistiques qui se font aussi avec la France, notamment avec Le 3ème Ciel, invité à participer à la 1^{re} édition en 2001, ou avec la crème des groupes de rap lillois tels que Mental Kombat, C2P ou encore Juste Cause : la sortie d'un 6-titres (excellent) est d'ailleurs attendue prochainement. Après la sortie de l'album d'Alkebulan au début de l'année et la préparation de celui de Family, deux groupes dont Général suit le

"BEAUCOUP DE NOS FRÈRES SE SONT PERDUS EN EUROPE"

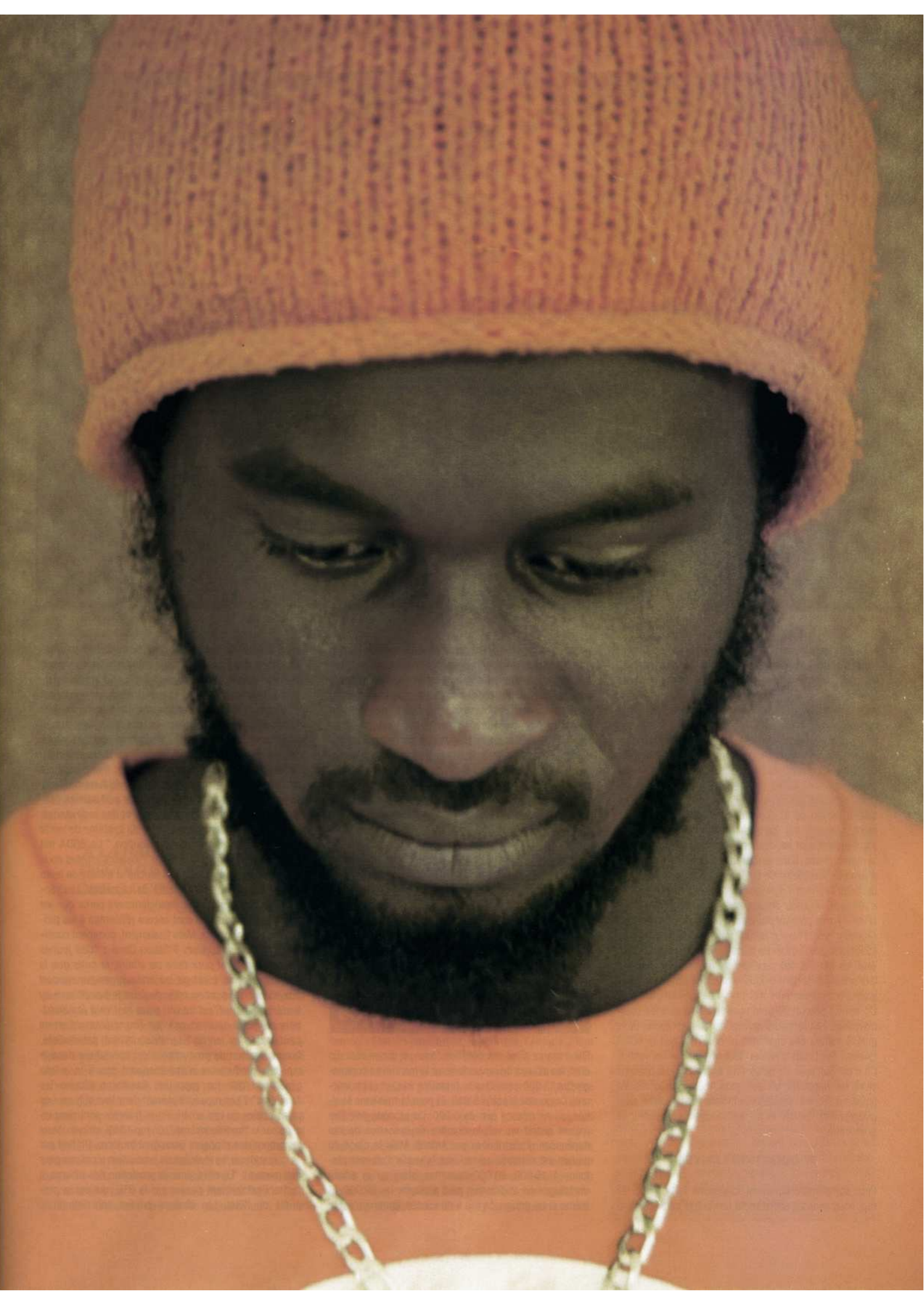
geant ital, évitant autant que possible les virées en boîte et la ganja. Une discipline de vie quasi militaire qui fait dire à ses proches : "A ton avis, pourquoi tu crois qu'on l'appelle Général ?" Mais pour lui, le rastafarisme est plus qu'une religion, c'est surtout une façon de retrouver ses racines africaines et de transmettre certaines valeurs aux jeunes Guinéens, que selon lui le Hip-Hop n'a pas su apporter ou préserver. "Aujourd'hui, je pense plus à m'investir dans le social, à construire quelque chose de durable pour l'avenir des jeunes dans ce pays, laisser du solide pour mes proches, pour mon gosse qui vient de naître." Ses convictions, il les assène dans un rap au flow rapide et presque ininterrompu, ne laissant d'autre choix à son auditeur que de l'écouter, ses textes engagés résonnant comme des sermons. La grande douceur de sa voix et la sérénité qu'il dégage habituellement font place à une rage à peine contenue lorsqu'il aborde un sujet douloureux pour lui, comme la situation précaire de la jeunesse dans son pays. Et quand on le lance sur la piste de ce qu'il faudrait changer pour que la Guinée évolue dans un sens

aussi venues ternir l'engagement des artistes. Si j'avais calculé les réactions des jeunes qu'on a pu aider à un certain moment, je ne l'aurais peut-être jamais fait. Mais il faut savoir se mettre au-dessus de tout ça, sans attendre de reconnaissance. Nous-mêmes avons commis pas mal d'erreurs dans le passé, par manque de maturité." Mais malgré tout cela, est-ce qu'il reste confiant dans l'avenir du rap en Guinée ? "Oui, car les groupes qui ont un peu d'expérience commencent à comprendre tout ça, ils se sentent responsables vis-à-vis des jeunes qui arrivent et auxquels ils n'ont pas toujours su donner le bon exemple. C'est pour cela qu'il y a un retour à la conscience et à un discours plus "africaniste", d'inspiration plus reggae que rap."

FRENCH CONNECTION

Quand on lui demande ce qu'il attend de l'organisation d'un événement comme "Le Rap Aussi", il répond que le festival veut d'abord attirer l'attention sur les besoins des

développement artistique, la structure s'est à nouveau consacrée à la préparation de la 2^e édition du "Rap Aussi". Le groupe, lui (auquel s'est joint récemment un autre MC, Master Kaïbe, ex-chorégraphe du Black-Killers), se prépare à venir à Paris pour travailler à de nouveaux titres. Avant de le laisser à sa méditation, on ne peut s'empêcher de lui poser LA question : "Qu'est-ce qu'il te fait tenir ?", à laquelle il répond sans hésitation : "Dieu nous a tout donné entre les mains, et quand tu lis la Bible ou le Coran, tu aperçois que l'Homme ne lui a pas été reconnaissant. Je pense que tout est devant nous, toutes les vérités, les réponses à nos questions sont à côté de nous. Tu ne peux rien reprocher à d'autres, la source de tes problèmes c'est toi-même. La chose la plus importante est d'être en paix avec ton esprit, car alors rien ne peut te désorienter. Chacun a ça en lui, l'essentiel est de chercher. Moi je continue à chercher, et je sais que, parce que j'ai la foi, je finirai par trouver."





RAP EN GUINÉE : LE BUSINESS

Les rappeurs ont les poches vides, c'est ça le business du rap en Guinée. Face aux producteurs frileux, sous une température de 40°, face au BGDA (Bureau des Droits d'Auteur) qui ne contrôle pas les ventes d'albums et à des morceaux de rap censurés par la RTG (Radio Télévision Guinéenne), les rappeurs se retranchent dans l'autoproduction. Si l'absence de moyens, de soutien et le manque de studios poussent certains d'entre eux à l'exil, à quel avenir s'accrochent les 1.500 groupes de rap qui continuent de lutter ?

Il y a tout juste 20 ans, sous le régime révolutionnaire et dictatorial de Sékou Touré, l'Etat produisait tous les artistes de Guinée répartis dans des orchestres nationaux et fédéraux. Pas question alors d'être contestataire. En 84, sous la présidence du colonel Lansana Conté, l'Etat s'est désengagé et les maisons de production sont apparues pour exploiter ce "terrain vierge". Les rappeurs, présents depuis 88, n'ont le choix qu'entre une dizaine de producteurs, six à sept studios d'enregistrement mal équipés et quelques salles de spectacle pour tout le pays. Cette difficulté est renforcée par le contexte social. Le salaire moyen de la population est de 100 euros par mois. L'argent fait le trottoir avec la monnaie qui s'échange devant les banques. 130 élèves se partagent la même classe. Sans oublier les coupures quotidiennes d'eau et d'électricité. Ce qui fait dire à Yoriken, membre de Saga Hip-Hop : "Un ghetto, c'est la basse classe, c'est là où on pisse dessus, c'est là où ça va pas, c'est là où il y a le plus de pauvres, c'est là où on ignore. Et Conakry, c'est un ghetto." Pas étonnant dans ces conditions que la cassette fasse toujours rage en Guinée. Tous les albums des rappeurs du pays, quelle que soit leur notoriété, sortent uniquement sur ce support. Car les jeunes consommateurs n'ont pas une tune en poche. Le CD est un produit de luxe réservé aux musiques commerciales. Les rappeurs doivent donc se contenter de la qualité sonore des cassettes et des 10% que le BGDA (Bureau des Droits d'Auteur) leur reverse sur les ventes. Ce n'est pas avec ça qu'ils vont engraisser. La piraterie vient les appauvrir un peu plus, même si toutes les jaquettes et les cassettes officielles de Guinée sont estampillées "BGDA" et portent le logo des maisons de production.

PRODUCTION LIMITÉE

Pour comprendre comment fonctionne le business du rap, nous avons d'abord voulu rencontrer ceux qui tien-

nent les rênes du marché musical. On s'engouffre donc dans un taxi collectif, trois devant et quatre derrière, pour aller chez Amacif Productions, tâter le pouls de ceux qui ont... la clim'. Cette société maîtrise toute la chaîne de fabrication puisqu'elle produit, distribue et duplique les cassettes. A ce jour, elle n'a produit qu'un seul groupe de rap : les Noir Sacré. Peu convaincue par le résultat des ventes, elle se limite à dupliquer et à distribuer le rap.



Elle s'assure ainsi des bénéfices pour un risque zéro. En effet, les albums de rap sortent sur le marché au compte-gouttes. 2.000 cassettes la première fois, et si ça marche, on pousse jusqu'à 5.000. Et pour la troisième fournée, on ne relance que de 5.000. Ce procédé doit être payant quand on voit le nombre de cassettes de rap dupliquées et distribuées par Amacif. Mais la place du pauvre est réservée au rap, car la vente d'albums plafonne à 15.000, 20.000 cassettes, alors qu'un artiste mandingue ou traditionnel peut atteindre les 50.000. Et même si un groupe de rap a du succès, comme c'est le

cas actuellement pour les Degg J Force 3, Fadega (responsable du rap chez Amacif) assène : "Généralement, la durée de vie d'un album de rap est d'un an maximum. Après, s'il y a un autre groupe, on l'oublie." Mais comment rentabiliser le rap si les albums ne sont pas réédités, comme c'est le cas pour les autres musiques ? Est-ce que le BGDA contrôle la courte vie de ces albums ? Saliou Cissé (co-directeur d'Amacif) : "Le BGDA, c'est notre arbitre. Il gère non seulement les artistes mais les producteurs aussi. Aucune cassette ne sort sans son accord. Le BGDA ne suit pas les ventes, mais il exige qu'il y ait le respect des redevances. C'est le producteur qui se charge du système de vente à travers ses réseaux de distribution." Le BGDA fait donc confiance aux producteurs. Plusieurs artistes nous ont confié qu'ils n'avaient pas touché la totalité de leurs droits d'auteur suite à la vente de cassettes. Les rappeurs ne s'en sortent pas financièrement parce que les maisons de production sont encore réticentes à les produire, à miser sur eux. Mais finalement, comment considèrent-elles les rappeurs ? Saliou Cissé : "Ces jeunes qui se réunissent pour faire un album, je crois que la meilleure façon, c'est de les encourager par rapport aux autres qui sont en train de faire le banditisme ou la délinquance. C'est ce qui nous motive à les distribuer même si nous voyons que financièrement on ne peut pas s'en sortir." Le discours est paternaliste. Aucune maison de production n'est spécialisée dans le rap. Les producteurs n'appartiennent pas à la même génération que les rappeurs. Comment séduire les "ancêtres" ? Les rappeurs puisent dans leur culture. Les pâles copies du rap américain et français sont remplacées par le "traditionnel rap", un rap 100% africain. Mais les propos des rappeurs dérangent toujours. On finit par se demander si les maisons de production n'ont pas peur des jeunes... En effet, pour la promotion des albums, il faut obligatoirement passer par la RTG, qui est la propriété de l'Etat. Les chaînes privées sont interdites.



Saliou Cissé : "A la RTG, il y a une commission d'écoute. Il faut que ça soit éducatif, que ça colle à la culture guinéenne pour que ça soit diffusé. Si ça attaque le gouvernement, ça ne passe pas. Ce sont des enfants qui risquent, qui parlent n'importe comment. On dit même que leur musique n'est pas guinéenne." L'Etat impose que 80% de la musique qui passe sur les ondes soit guinéenne, mais le rap n'en fait pas vraiment partie. Heureusement que la presse écrite est là, les journaux n'appartenant pas à l'Etat. Les rappeurs organisent donc des conférences de presse pour lancer leurs albums et faire la promotion des concerts, des dédicaces et des

"A LA RADIO-TELEVISION GUINEENNE, IL Y A UNE COMMISSION D'ECOUTE. IL FAUT QUE LES CHANSONS SOIENT EDUCATIVES, QUE ÇA COLLE À LA CULTURE GUINEENNE POUR QUE ÇA SOIT DIFFUSÉ. SI ÇA ATTAQUE LE GOUVERNEMENT, ÇA NE PASSE PAS"

(SALIOU CISSÉ, CODIRECTEUR D'AMACIF PRODUCTION)

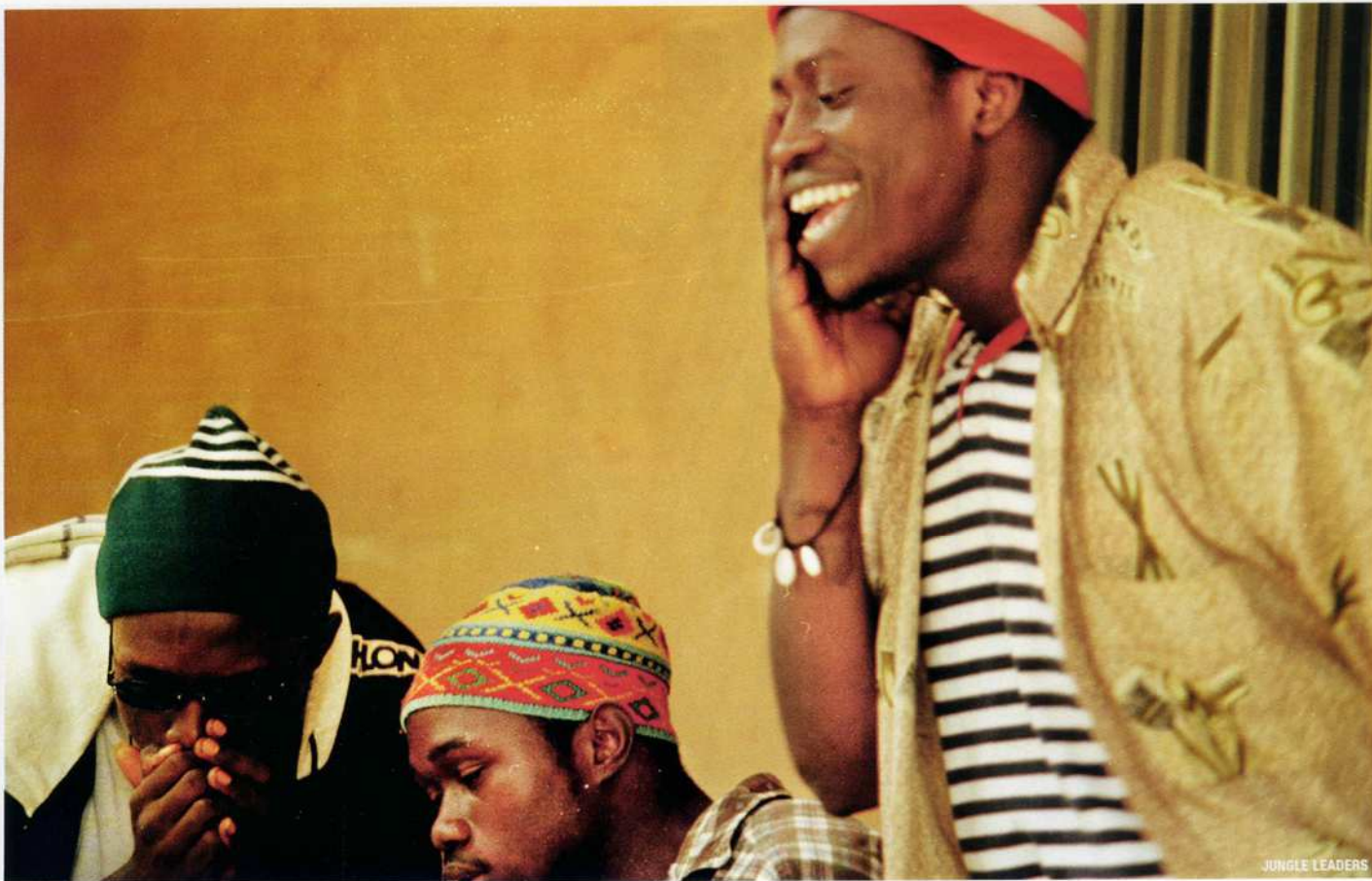
tournées. Cette liberté dont disposent les journaux n'est pas un hasard. L'analphabétisme frappant durement la Guinée, la télé et la radio restent les médias principaux. On quitte Amacif pour aller rendre visite à Ibrahim Sé, animateur à la RTG. On l'attend dehors, à côté des militaires armés de Kalachnikov. Avant d'entrer à la radio, on doit laisser nos passeports à l'accueil. La procédure veut qu'on salue ensuite les dirigeants de la RTG. On échange quelques mots sur le motif de notre visite. A première vue, le rap n'est pas un sujet qui dérange. Avant son parcours radiophonique, Ibrahim Sé animait les "School Dance Shows" : "Toute cette vague de rappeurs qui déferle en ce moment sur la Guinée et sur l'Afrique est partie de ces organisations scolaires." Ibrahim s'est fait remarquer par le directeur de la radio au Futura Night Club, où il organisait des soirées. Aujourd'hui, il anime

plusieurs émissions musicales sponsorisées sur la RKSFM, la radio de Conakry et de ses environs (la 2^e chaîne de la RTG qui couvre l'ensemble du territoire). "Dans cette maison, je suis l'interlocuteur principal des rappeurs. Y a pas un moment d'animation où je ne passe pas de rap. Ça fait partie de ma programmation." Ibrahim sélectionne les morceaux selon ses propres critères, les dirigeants de la RTG lui font confiance. "On n'a jamais mis un règlement par rapport à ce qui passe à la radio. Mais je pense que tout animateur est responsable de ce qu'il fait. Je ne vais pas passer un titre qui parle de révolte, c'est pas bien. Je fais atten-



LE PRIX DU RAP

Bien calé à la terrasse d'un bar, Diallo Mamadou Lama, manager du groupe Noir Sacré, nous décortique, en quelques chiffres, à titre d'exemple, combien "coûte" le rap en Guinée. L'album du groupe s'est vendu à 10.000 exemplaires. Le BGDA leur a reversé 1.176 euros en droits d'auteur. Amacif, leur maison de production, a touché 10.588 euros, moins les 4.117 euros pour la duplication des cassettes. Les Noir Sacré ont payé les 3/4 des frais de studio qui s'élèvent au total à 1.764 euros. Sans compter l'arrangeur, le mixeur et les choristes. C'est lors des concerts que les artistes peuvent gagner le plus d'argent. Le cachet du groupe s'élève à 205 euros. Soit ils organisent les concerts avec des sponsors ou en empruntant de l'argent, soit une agence de spectacles s'en charge. Mais ces dernières sont surtout intéressées par les dédicaces (sortie officielle d'un album lors d'un concert) qui rameutent beaucoup de gens. Au final, l'argent qui revient aux artistes leur permet en général de rembourser un tiers du coût du studio. Certains rappeurs finissent par prendre des petits boulots à côté, comme gardien de maisons de Blancs ou vendeur, pour s'en sortir.



taine audience. Le rap revient de loin et s'est imposé. "En attendant, les pourparlers sont toujours en cours entre le ministère de la Communication et le BGDA pour trouver un terrain d'entente concernant les droits d'auteur à payer aux artistes guinéens quand ils passent sur la RTG. Pour remuer le couteau dans la plaie, la rumeur court que les rappeurs, à défaut d'être payés, doivent allonger le fic pour que leurs albums passent à la radio. Les portes de la production et de la promotion mettent du temps à s'ouvrir. Comment les rappeurs contournent-ils le système ?

SYSTEME D

Autoproduction, autopromotion : les rappeurs en sont tous là. Où trouver la tune pour faire la maquette, les concerts ? Pour rencontrer les groupes, il faut s'enfoncer dans les quartiers. On quitte les rues principales goudronnées, bientôt remplacées par de la terre. A Gbessia, quartier populaire de Conakry, les Saga Hip-Hop nous racontent leur parcours de la débrouille. Yoriken : "On a formé le mouvement Saga Hip-Hop avec cinq groupes vraiment marginalisés, vraiment hardcore, qui dénoncent et qui n'ont pas eu la chance de passer à la télé ni d'être aidés par les producteurs. Notre premier album, "Afrique Hardcore", c'est uniquement de l'autoproduction. On s'est cotisés entre nous. Nos amis et beaucoup de filles ont aussi contribué à le financer. L'album est sorti dans le ghetto avant de sortir sur le marché. C'est nous qui l'avons vendu. Ça a cartonné. Les distributeurs ont commencé à dupliquer la cassette. La plupart des groupes d'ici, c'est des groupes underground. Mais maintenant, les maisons de production les obligent à faire du commercial pour qu'ils puissent se vendre. Nous on ne peut pas flatter le système pour se sortir de la galère." Même si, comme le dit Général des Kill Point : "Il faut qu'il y ait du Hip-Hop commercial pour parler et défen-

dre le Hip-Hop underground." Pour pallier le manque de soutien, les groupes s'entourent de fan clubs qui aident à la promotion et à l'organisation des concerts. Negazo : "On a aussi des rappeurs qui sont fans de nous. Dans nos concerts, on les fait passer sur scène. On essaye de les pousser." Les groupes sont encadrés par des managers qui sont du même milieu et de la même génération que les rappeurs. Ils vivent la même galère. Ciska, manager des Saga Hip-Hop : "Le régime d'ici nous fait chier. Y a pas d'aide ! Bientôt, je vais créer ma structure, Saga Hip-Hop Production. Je vais



payer ma licence. L'objectif est de nous aider et d'aider les groupes d'en-bas qui ne sont pas encore connus." Mais où trouver l'argent quand les banques ne font pas crédit ? Les groupes peuvent s'adresser à des particuliers qui prêtent de l'argent avec intérêts. Ils sont plusieurs dans la ville. On ne cite pas de nom.

On sait où les trouver. Ces jeunes ont amassé un capital et vivent grâce aux intérêts. Quand ils ont engrangé assez d'argent, certains en profitent pour gagner l'Europe. Beaucoup de rappeurs font appel à eux. Quand ils ne remboursent pas dans les temps, ils marchandent le taux, le nombre de semaines en plus. Ce marché parallèle est fructueux. Certaines familles aisées financent également le rap. Car les enfants de riches rappent avec les enfants de pauvres. Mêmes les Noir Sacré, produits par Amacif, ont dû avancer les fonds. Dekkis, leader de Noir Sacré : "Les cotisations et les concerts ont servi à payer le studio pour faire un premier boulot. Grâce à ça, on a eu un producteur. Il a vu que la moitié était déjà financée, donc ce qu'il devait verser était une somme minime." Les rappeurs multiplient les concerts lucratifs dans les écoles, dans les salles de spectacle pour amasser de l'argent. Il y a aussi... "les shows de la rue gratuits qu'on fait dans notre quartier avec l'autorisation du chef de quartier". Et comment ça se passe pour aller faire des concerts dans d'autres coins de la ville ? Mamsès de Noir Sacré : "Il faut toujours organiser dans ton quartier, là où tu es connu, et inviter d'autres artistes qui vont se déplacer. Parce qu'eux-mêmes feront la même chose. Mais tu ne peux aller dans un autre quartier et organiser là-bas, si c'est pas avec eux." Les rappeurs s'entraident. Les rivalités existent, mais "c'est dans les morceaux qu'on se lance des torpilles" (Dekkis). Les shows les plus surprenants ont lieu dans les boîtes de nuit aux alentours de trois heures du matin, quand... tout le monde a trop bu. Le DJ lance la cassette. Les rappeurs dansent et chantent en play-back sur la piste de danse, acclamés par une foule où se mêlent rappeurs, prostituées et jeunes gens de bonne famille. Les boîtes de nuit, très nombreuses et très fréquentées, sont incontournables pour faire la promotion des albums. D'autant plus que ça ne coûte rien aux rappeurs. Quant à leurs DJ, ils gagnent leur vie en faisant

des "matinées" (19 heures/23 heures !) dans ces clubs. Que ce soit en boîte de nuit ou dans les autres lieux, tous les concerts des rappeurs en Guinée se font en play-back ou en semi-live. La sonorisation souvent défectueuse et le manque de moyens ne permettent pas actuellement de faire du "vrai" live. Cela explique pourquoi les rappeurs utilisent le terme de "spectacle", car le show des danseurs permet de faire oublier les problèmes de son. Ce qui n'empêche pas les étrangers de s'intéresser au rap guinéen. Les Jungle Leaders, réfugiés sierra-léonais en Guinée, avaient trouvé un producteur américain. "Nous avions déjà l'album prêt, "Peace Is The Answer", mais à cause de l'escroquerie d'un producteur, il n'est pas sorti ici. Il est parti avec notre album aux Etats-Unis, soi-disant pour l'arranger, et il n'est jamais revenu." Le cas n'est pas unique. Les rappeurs sont prêts à tout accepter, tant les offres sont rares. Les Jungle Leaders ont été surpris d'apprendre par des amis vivant aux USA que leur album... cartonnait là-bas ! Ils n'ont jamais touché un centime et n'ont rien tenté contre le producteur : les billets d'avion coûtent trop cher et les visas pour l'Occident sont donnés au compte-gouttes à des prix élevés. Même les producteurs guinéens se plaignent car on leur accorde seulement un visa pour un groupe.

"LA PLUPART DES GROUPES D'ICI SONT UNDERGROUND, MAIS LES MAISONS DE PRODUCTION LES OBLIGENT À FAIRE DU COMMERCIAL POUR QU'ILS PUISSENT SE VENDRE. NOUS, ON NE PEUT PAS FLATTER LE SYSTÈME POUR SORTIR DE LA GALÈRE"

(YORIKEN, MEMBRE DU COLLECTIF SAGA HIP-HOP)

Le chanteur doit partir sans ses musiciens. Les artistes ont pourtant des contrats en bonne et due forme, mais les ambassades de "Babylone" font la sourde oreille. Il est plus facile de circuler dans les pays d'Afrique. Beaucoup de groupes profitent de cela pour aller enregistrer leurs albums au Sénégal ou en Côte-d'Ivoire où les studios sont plus nombreux et plus modernes qu'en Guinée. C'est notamment le cas des Degg J Force 3 et des Silatigui. Mamdi de Silatigui : "On a enregistré l'album à Dakar pour la qualité et le bon son, parce que le premier album d'un artiste, c'est son identité, c'est ce qui va le représenter partout. En Guinée, y a pas du tout de son. Pourtant on a des riches ici, on a un gouvernement. La Guinée est un pays comme le Sénégal. Franchement ils n'ont qu'à faire face à la jeunesse." Faire du rap commercial pour séduire les maisons de production, ne pas attaquer l'Etat pour être diffusé, enregistrer à l'étranger pour

avoir un bon son : l'identité du rap guinéen est affectée par tous ces compromis. Certains groupes, présents au début, ont éclaté à cause de tous ces problèmes et ont préféré s'exiler en Europe. Mais ces conditions difficiles n'arrêtent pas les rappeurs guinéens. C'est plutôt l'inverse qui se passe. Le nombre de groupes et d'albums continue d'augmenter. Le public est chaud pour ce mouvement. Alors, de quel meilleur avenir les rappeurs guinéens peuvent-ils rêver ? Général du groupe Kill Point : "A Dakar, il y a environ 3.500 groupes de rap, à Conakry peut-être 1.500, tous ceux-là, ils vont aller où, en dehors des 4 ou 5 qui auront la chance de toucher le marché international ?! Je pense que l'Afrique a besoin de construire un mouvement spécialement pour l'Afrique, de créer un marché spécialement pour le rap africain, sans que les rappeurs aient besoin de se dire qu'il faut absolument aller en Europe pour pouvoir percer. Le complexe perdure vis-à-vis de l'Occident, il faut l'éliminer complètement de la tête des jeunes. Les groupes qui commencent à percer doivent penser à investir chez eux. Le Sénégal, la Côte-d'Ivoire et la Guinée pourraient créer un marché purement africain." A côté de ça, des groupes entament des tournées africaines. King Laks de Silatigui : "Nous allons faire une tournée dans la sous-région, en



DINA BANGOURA

LA PISTE DE LA GLOIRE

"Nous pensons à Le Hassane Bangoura, paix à son âme." Sur les jaquettes des cassettes, les rappeurs rendent hommage à l'homme qui a créé le premier studio d'enregistrement de Guinée. Avec son frère Dina, ils ont été les premiers mécènes du mouvement, en mettant leur matériel à la disposition des rappeurs à des prix dérisoires, et souvent à crédit. Dina : "Nous avons commencé à enregistrer les groupes de rap en 90. Ils étaient à peine dix. On était les seuls sur la place. On s'est mis à bricoler avec les moyens du bord. On avait un mixeur, deux decks, deux platines et deux micros. On enregistrait les groupes au salon, en "plein air". C'était du live. Le système d'enregistrement direct se faisait sur une piste seulement. Le beat et la voix s'enregistraient l'un sur l'autre. Quand ils faisaient une erreur, ils étaient obligés de reprendre tout le morceau. Ils avaient la possibilité d'essayer deux fois. La troisième devait être la bonne. Les jeunes de Conakry se retrouvaient tous ici pour venir écouter les groupes. Ce n'était pas facile de venir rapper devant cinquante personnes pour la première fois. Dès que tu faisais une bêtise, ça se savait à la minute à travers toute la ville. On enregistrait directement sur cassette. J'ai un peu voyagé en Afrique, je n'ai jamais vu ce système ailleurs. Ensuite on a eu une console, d'autres micros, une boîte-à-rythmes. Les groupes ont pu créer leurs propres beats. Puis des musiciens aveugles, les Musical Flems, sont arrivés de Sierra Leone. Ils accompagnaient les groupes et faisaient leurs beats. Depuis quelques années, le studio est dans une pièce fermée de la maison. Il y a toujours le système direct pour les groupes qui n'ont pas d'argent et j'ai aussi le système par pistes qui est plus cher. Ceux qui ont les moyens viennent avec une DAT ou un CD." Depuis peu, Dina doit faire face à la concurrence. La Guinée compte désormais six à sept studios basés sur la capitale et équipés d'un matériel à peine plus performant.



RAP EN AFRIQUE : L'UNION SACRÉE

Même si les réalités divergent d'un pays à l'autre, les MC's africains s'entraident pour revendiquer leur droit à s'exprimer librement. Et sur un continent où la vérité est souvent une offense, le rap fait assurément office de contre-pouvoir. Tour d'horizon (non-exhaustif) du mouvement Hip-Hop en Afrique de l'Ouest.

Au Burkina Faso, ça fait dix ans que les rappeurs sont là. Mais leur première compilation date de 98. La Censure a sorti son premier album, "Séquestrés", en 2000, produit par le 8ème Sens, une maison de production 100% rap. Primo, l'un des membres du groupe : "Il y a 3 types de séquestration : morale, physique et pécuniaire. Il faut courir derrière l'argent. On est séquestrés tous les jours. Je peux dire : "L'Etat c'est une pute", mais on va m'attraper, m'amener dans un bled, me cogner et me porter disparu." "Pour que ça passe, on n'est pas trop vulgaires", affirme Ravallac, son acolyte. Comme en Guinée, le mouvement progresse dans l'underground. Primo : "Aujourd'hui commence la révolution rapologique. Y a pas de guerre entre les rappeurs. Avant, il y avait tout le temps des clashes à la radio. C'est la technique des businessmen pour faire sortir un groupe de l'underground. Nous, on est pour les freestyles. Il y a aussi les promoteurs qui organisent des sound-systems, à la recherche de la maille. Mais il n'y a rien de meilleur que l'autoproduction, c'est hardcore. C'est

nos réalités." Ils parlent des enfants pauvres placés chez les riches et traités comme des larbins, des filles qui se prostituent parce que "depuis la nuit des temps, le cul paye". Et ça passe. La liberté de la presse est totale, il existe même une chaîne de télévision privée. La pression ne vient pas des médias, c'est la société qui l'impose. Les Béninois sont puritains. L'Archange : "On ne fume pas de cigarette en public. Quand je vais à la messe, mes tresses choquent. Les rappeurs "destroy" n'arrivent pas à sortir leurs albums. On doit repousser les frontières très doucement, parce que l'emballage est presque aussi important que le contenu. Le rap est obligé de donner une image propre au Bénin."

"TERRITOIRE DE PAIX"

"Le souci de tout rasta est de bien mener sa vie, le reste arrivera fatalement." Kajeem, reggaeman proche du mouvement Hip-Hop, vient de Côte-d'Ivoire. "Il y a des studios acceptables, avec des 24 pistes. Abidjan est une

doigt sur les problèmes que nous vivons alors que tous les autres genres circulent tranquilles. Mais la plupart des groupes ne sont pas distribués dans nos différents pays. Il va falloir faire un jumelage entre nous, pour que chacun représente officiellement les autres groupes dans son propre pays." La faute à qui ? : "Nos dirigeants ne considèrent pas encore la culture comme un secteur porteur. Ils préfèrent se lamenter sur la baisse du prix du cacao ou du café." Mais, selon Kajeem, les artistes aussi sont responsables : "Je trouve grave que ceux qui nous ont devancés ne fassent rien. Leur seul souci, c'est de se faire voir et chercher à étouffer les jeunes pousses." Au festival "Le Rap Aussi", les Positive Black Soul, pionniers du rap sénégalais, étaient absents (ils achevaient leur tournée en Suède), tout comme le groupe Daara'J, d'origine sénégalaise lui aussi, qui participait bénévolement au festival "Musique et Vie" pour lutter contre le sida dans son pays. Ce qui a permis, du même coup, de rencontrer d'autres groupes de la même génération, dont les Pee Froiss et Big. D, lesquels viennent d'enregistrer leurs der-

"ON NE RAPPE PAS COMME LES AMÉRICAINS, TOUT SIMPLEMENT PARCE QU'IL FAUT COLLER À NOS RÉALITÉS"

(L'ARCHANGE, MEMBRE DU GROUPE BÉNIÑOIS ARDIESS)

dans ta poche que ça rentre. A ce moment-là, le rappeur bouffe." Mais ils ont des problèmes pour organiser leurs concerts. Leur seul sponsor étant une marque de cigarettes, l'entrée est... interdite aux moins de 18 ans. Primo : "Les jeunes qui kiffent le rap, c'est les plus jeunes ! Je profite d'ailleurs de l'occasion pour faire un big up à Général ! Avec son festival, il a montré que le rap c'est pas un truc de voyous. Il faut l'unité, à fond la caisse."

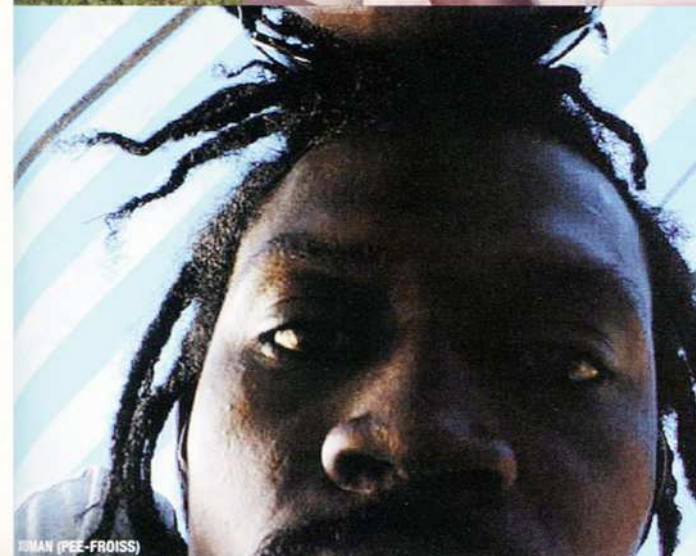
En 2000, les Ardiess du Bénin sortaient leur troisième album, "Yemalin". Ils sont neuf chrétiens, issus du ghetto et de familles aisées. Soutenus par des mécènes, ils ont aussi créé leur marque de vêtements pour s'en sortir. L'Archange : "On vit dans un pays sous-développé, on a une mission. On ne rappe pas comme les Américains, tout simplement parce qu'il faut coller à

ville privilégiée dans la sous-région." Depuis son dernier album "La Voix Du Ciel", il a participé avec d'autres artistes à une compilation du Comité International de la Croix-Rouge : "L'Homme, Un Remède Pour L'Homme" (2002). Il fait de la prévention pour éviter les conflits, en dénonçant l'utilisation d'enfants soldats, les violences faites aux femmes pendant les guerres, les mines anti-personnel... Mais son action ne s'arrête pas là. Il anime une émission de reggae sur la radio d'Abidjan, One Love, et fait partie de l'association Territoire de Paix, basée dans un quartier plutôt... dur. Elle regroupe des petits métiers, des gens qui ont le Hip-Hop comme idéal commun. Pas étonnant alors que Kajeem ait été présent au festival "Le Rap Aussi" pour soutenir le mouvement Hip-Hop africain : "Dans le rap et le reggae, on utilise la même arme : le verbe. Ces deux courants musicaux mettent le

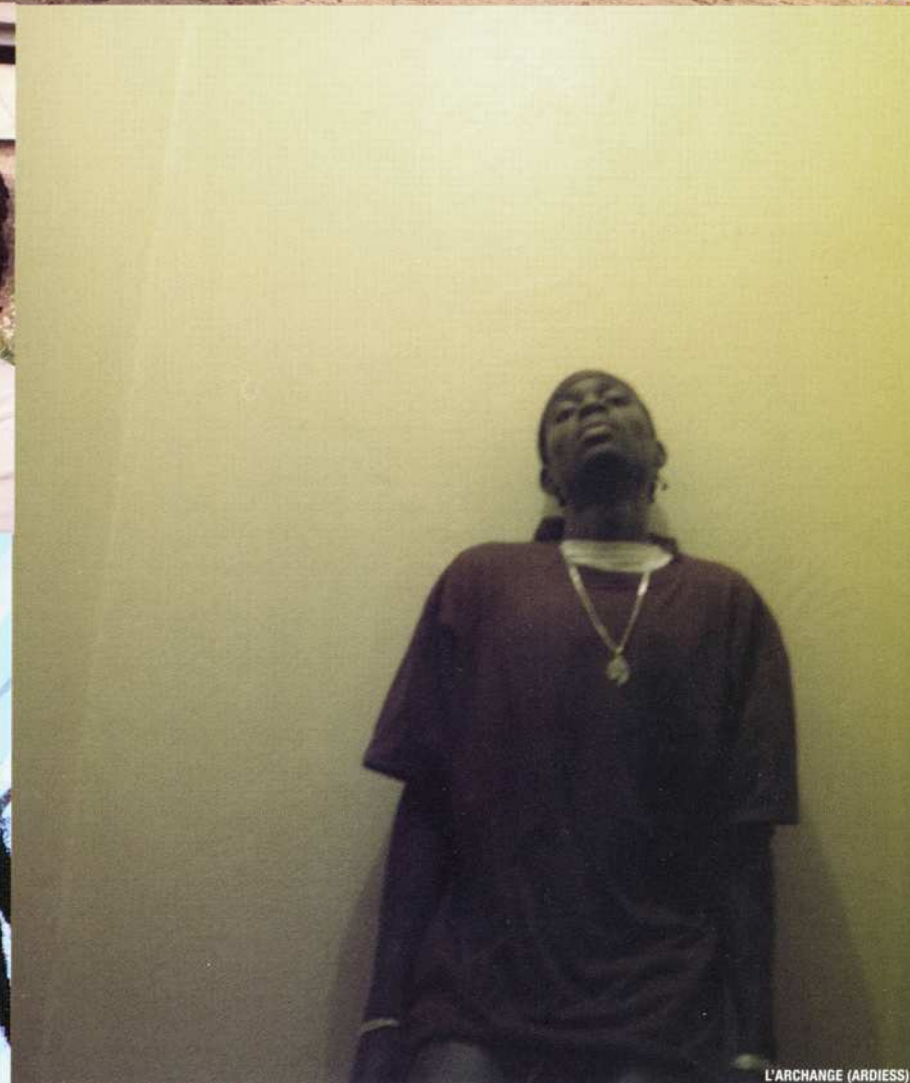
niers albums en France. Le Sénégal compte plus de 3.500 groupes de rap. On peut d'ailleurs s'étonner que, malgré les rapports privilégiés entre ce pays et la France, seuls les albums de PBS et Daara'J soient en vente en France. Xuman du groupe Pee Froiss : "J'espère que les choses vont évoluer, que des groupes vont avoir la chance de voyager ou de signer avec des maisons de disques. Comme ça, ils pourront ramener du matériel ici et transmettre ce qu'ils ont appris avec les techniciens étrangers." D'ici là, surveillez les bacs aux alentours d'octobre. Vous devriez trouver "Froiss", l'album des Pee Froiss, avec Xuman et Kock 6, les deux MC's, et avec le scratcheur Gee Bayss, l'un des rares DJ's africains à posséder... deux platines.



KAJEEM



XUMAN (PEE-FROISS)



L'ARCHANGE (ARDIESS)